

## LE CONTRAT

Pour le troisième dimanche consécutif, Salvatore, assis sur un banc public, son regard au-dessus du Var-Matin, observe la terrasse couleur ardoise du bar Le Tabac Bleu, rue de la Fraternité à Toulon. 9 h 52, Marcus Perrotin ne va pas tarder. L'Organisation a lancé un contrat sur sa tête. Marcus l'ignore mais Salvatore le sait puisque l'exécutant, c'est lui.

Petit malfrat du milieu toulonnais, Marcus a ses habitudes. Chaque dimanche, à 10 h pétantes, il gare son scooter devant le bar, cadennasse son casque à la roue avant et entre pour gaver de ses euros La Française des Jeux. Addict, sans doute !

Petit froid vif en ce matin de février, Salvatore remonte la capuche de son sweat. Les gants, le blouson et le pantalon de cuir noir ne sont pas de trop. La trentaine, 1,80 mètre, bien balancé, il mène en freelance sa « carrière » de tueur à gage. Il travaille seul, ne côtoie pas le grand banditisme. D'origine italienne, il n'a pas d'attache en France et, quand il n'est pas sur un coup, réside à Gênes chez sa petite amie.

S'il n'est pas connu des services de police, avec un casier judiciaire vierge comme une nonne, il le doit aux soins tout particuliers qu'il consacre à chaque affaire. Son credo : sang-froid, discrétion, méthode, patience, prudence, précision, absence totale d'état d'âme. Ne rien laisser au hasard, même si les impondérables, hélas ça existe.

Aujourd'hui c'est sa troisième mission. Comme pour les précédentes il a loué ses services par un contact parisien, un ripou acoquiné avec la pègre, disposant d'une couverture béton et ayant ses entrées à l'Intérieur. Le contrat s'élève à 100 000 €, dont la moitié pour l'intermédiaire. Salvatore est conscient qu'il se fait avoir. Lui seul risque perpette alors que l'autre passe à la caisse sans se salir les mains. Mais il faut bien vivre, non ?

Depuis trois semaines qu'il a donné son accord et touché une enveloppe de 20 000 €, Salvatore peaufine son plan. Pour toute instruction on lui a fourni une description sommaire de la cible : état civil (sûrement une identité d'emprunt), âge, taille, adresse, moyen de locomotion. À sa demande, pas de photo. Salvatore refuse de connaître le visage de ses victimes. Pour lui, pas question de conserver dans une case de son cerveau les yeux de celui qu'il va envoyer tutoyer la grande faucheuse. Cette ligne de conduite, il se l'impose ; déontologie oblige. Moins il en sait, plus vite il oublie.

La victime : juste un ballon d'hélium à éclater dans une baraque foraine. Et rien de tel qu'une balle de 9 mm parabellum dans l'arrière du crâne, tirée à très courte distance, pour gagner le gros lot, cette peluche extravagante qu'on ne saura pas où caser.

Dans les jours qui précèdent ce dimanche fatal, le tueur repère les lieux sur place mais également sur internet. Plan de la ville, du quartier en grossissant Google Map ++. Il s'estime en veine. Le bar où il projette d'exécuter sa victime se situe à moins de 50 mètres de l'avenue de la République, véritable cordon ombilical de Toulon, près du port.

Son plan : s'engouffrer dans les pas de sa victime dès qu'elle aura franchi l'entrée du bar, veiller à laisser la porte ouverte, et avant que les clients ou le taulier ne crient « la porte bordel ! ça caille dehors ! » viser la nuque du Marcus en question, puis presser la détente.

Ensuite, eh bien ensuite il faut fuir à toute allure, mais sans précipitation. Bien organiser sa sortie après le coup de feu, en artiste ; voilà le secret pour éviter de se faire agripper par les poulets. Jusque-là Salvatore s'en est plutôt bien tiré.

Après avoir fait feu, rabattre la capuche, fourrer le Beretta 92 FS dans son blouson sans se préoccuper de la douille qui gît sur le carrelage du bar. Ce modèle de pistolet est tellement répandu que les experts de la criminelle auront du mal à faire parler l'indice. Chausser ses lunettes noires, courir 50 mètres sur la rue Méridienne, traverser l'avenue de la République en slalomant entre les autos, sans doute pas trop nombreuses à cette heure-ci, puis rejoindre à grandes enjambées le quai Cronstadt, jeter discrètement l'arme dans l'eau du port et à 200 mètres se ruer sur l'embarcadère des bateaux bus du réseau Mistral. Le premier en partance pour La Seyne, Les Sablettes ou St-Mandrier fera l'affaire. Il dispose d'un stock de tickets dans sa poche ; pas besoin de se faire reconnaître par une guichetière quand les flics présenteront un portrait-robot.

Avec un peu de chance il sera de l'autre côté de la rade avant que les premiers gyrophares bleus pointent leur nez sur le lieu du crime.

9 h 58, Marcus est au rendez-vous et range son engin avec précaution ; contact, béquille, antivol, casque. De précieuses secondes pour Salvatore qui se débarrasse de son journal dans la rue, sous le regard horrifié d'une mamie. Puis il se précipite pour traverser la contre-allée alors qu'un bus lui masque pour un instant sa victime.

Salvatore, un instant perturbé par le passage du bus, accélère. Le voici à quelques mètres de Marcus. Avec une arme de poing telle que le Beretta, il sait que tirer à plus de 3 mètres, c'est prendre le risque de manquer sa cible. Et la cible aujourd'hui c'est l'occiput de cet abruti qui va courir sa chance aux jeux, sans se douter que la chance vient de l'abandonner.

Après avoir contourné les deux tables vides de la terrasse, il emboîte les pas de Marcus qui bascule la poignée de la porte du Tabac Bleu. Près, si près qu'il peut sentir l'après-rasage de la future victime.

De sa main droite Salvatore sort le pistolet de la poche intérieure de son blouson, tend le poing, vise la nuque, coupe sa respiration et presse la détente.

« Clic », il appuie de nouveau « clic ».

En professionnel, il a tout prévu, tout prévu sauf que contrairement à un révolver à barillet, un pistolet automatique ça s'enraye quand la munition ne remonte pas au niveau du percuteur.

Peut-être alerté par ces non-détonations ou sentant la présence si proche dans son dos d'un individu qui le frôle, Marcus se retourne.

« Putain Salvatore ! Mince alors frangin, qu'est-ce que tu fous là ? Ça fait des plombes, pas vrai !

Vieni, vieni a baciare il tuo fratellone ! ».\*

\*« Viens, viens embrasser ton grand frère »

Patrick QUAIREAU